

le plan des idées et des enseignements sur Dieu et sur son action sur cette terre, il nous semble cependant que le récit des pèlerins d'Emmaüs est peut-être plus dense encore, plus riche, plus frappant aujourd'hui.

Quand, des décennies plus tard, les évangélistes mettront par écrit ce que ces disciples ont reçu comme conviction touchant la mort et la résurrection de Jésus, c'est de ces témoignages nés de la ferveur des premiers disciples qu'ils sont partis. La résurrection, c'est leur façon aimante d'exprimer cet accord de leur conviction avec les Écritures.

Ils l'avaient tant aimé et, cela, malgré leurs faiblesses d'hommes, leurs reniements, leurs doutes...

6. - Face à la mort

Une communication avec ce qui est invisible, mais présent

Face à la mort, si l'angoisse de la fin de vie, ou des souffrances qui l'accompagnent souvent, laisse une place à une pensée et à une volonté un peu lucides, il reste un assez bref moment où l'on peut, dans certains cas, se consacrer à une ultime préparation, se préparer soi-même à cet événement et préparer aussi ses proches, sa famille, voire ses amis. C'est bien aussi ce qui s'est passé pour Jésus. D'une certaine façon, sa mort le rapproche des autres humains et rappelle pleinement son humanité.

Par quelles pensées sont passés les disciples de Jésus ?

Je viens de procéder à une analyse rapide des réactions des disciples après la mort de leur maître. J'ai cherché à comprendre comment, chacun à sa manière, nos évangiles nous ont fait entrer dans la conviction de la résurrection, de cette victoire sur la mort qui a maintenu à peu près intacte la communauté entre les disciples et celui qu'ils acceptent désormais pleinement de prendre pour le Messie, le Fils de Dieu.

Cette communication se passe dans l'esprit, et par l'Esprit, et suivant un mode différent de celui suivant lequel il est usuel de converser avec nos semblables, nos contemporains. Elle peut être riche, complète, indubitable, et cependant, elle est totalement dans le domaine de l'invisible en dépit des apparences maladroites par lesquelles les évangélistes en rendent compte. Et se pointe là ce questionnement qui a été placé dès le début de ce livre. Dans ma foi religieuse, quel rôle, quelle importance donné-je à cette catégorie des choses et des idées considérées comme invisibles.

De même, certes, les auteurs du Nouveau Testament affirment une présence entre les pèlerins qui font route vers Emmaüs ; cette présence s'évapore lorsqu'ils se mettent à comprendre les expli-

cations qu'ils recherchent tous les deux dans leurs Écritures, au sujet du Messie qu'ils attendaient.

De même encore, les apparitions à Pierre, aux Onze (ou plutôt aux Dix sans Thomas, puis à Thomas lui-même) sont peut-être un peu de la nature des apparitions tellement désirées par l'amour dont ils sont pleins, après les propos des femmes qui les ont ouverts à accepter ce sens. Leur certitude devient intense quant à la réalité de ce qu'ils ont cru voir. Présence découverte dans l'amour qui est plus vif que jamais et plus exigeant, comme peut l'être tout amour puissant.

Je pense que cette catégorie de sentiments qui contient, chez les disciples, les affirmations qui vont être les leurs et qui touchent leur Maître invisible, avaient pour eux une forte, une incontestable réalité. Tout le problème – et il n'est pas mince – est d'en parler en notre temps, en termes clairs, un tant soit peu logiques, indépendamment de toute notion irrationnelle comme dans tout ce qu'on nomme les récits des miracles. Les rédacteurs de nos textes « sacrés », les évangiles, le Livre des Actes, ont tout fait pour nous en convaincre. Ne disent-ils pas, en particulier, que les disciples ont reçu, ont vu des langues de feu, ceci pour parler de la communication de l'Esprit ? Invisible, cet Esprit offert par Jésus aux apôtres ? Que non, pourrait-on dire, puisque ces langues de feu ont témoigné de façon qui fut très visible...

On comprend avec quelle facilité on peut verser dans le spectaculaire et le miraculeux et bien des gens, même parmi nos contemporains, sont prêts à prendre à la lettre et à se satisfaire pleinement de ce récit des langues de feu couronnant les disciples à la Pentecôte comme de bien d'autres miracles qui auraient accompagné le parcours terrestre de Jésus.

Un cheminement personnel

Je vais ici reprendre ce questionnement relatif à l'invisible en présentant au lecteur des éléments de mon cheminement personnel, déjà annoncé au début de cet ouvrage. Je chercherai à le faire avec une grande prudence. Ce cheminement est fort ancré en moi et probablement fort ancien. Je le considère avec un important degré de certitude, même si beaucoup y verront rêveries, voire

maladie mentale d'un esprit trop dérangé par ses peines, par ses deuils. Mais j'ai eu, tout au long de ma vie, à les porter aussi courageusement que j'ai pu le faire. Ce n'est pas à moi de l'apprécier. Que le lecteur auquel je m'adresse, excuse donc, en ce moment, le tour très personnel que vont prendre un instant les propos qui vont suivre.

Ma femme et moi avons fait l'expérience douloureuse de la mort d'une de nos filles, expérience que d'aucuns trouveront, avec quelque raison, banale parce que bien d'autres l'ont connue. Banale, notre fille elle-même la voyait ainsi, comme elle aurait pu dire banale également la destinée de Jésus d'inéluctable rejet et de condamnation, à laquelle j'ignore si elle se référait consciemment ; ce n'est qu'après coup que j'ai tenté ce rapprochement, qui m'est apparu éclairant certains aspects de sa fin et des propos qu'elle tenait.

Comme bien des cancers, la maladie de notre fille avait eu une longue histoire et sa fin lui était sans doute apparue comme inévitable pendant ses dernières semaines, malgré ses tentatives ardentes de trouver tel ou tel nouveau traitement approprié. Épuisée, elle avait trouvé la force, sans que nous le comprenions encore bien, de tout préparer pour son départ de la vie. Elle s'était ménagée – on en arrive à le penser – des temps, des moments pour la préparation de ce qui, en ces heures, lui tenait le plus à cœur et qui ferait suite à sa mort. Cela concernait, entre autres, la suite de son travail dans son village, la vie de son mari, de ses parents, de ses sœurs, de ses amis.

Que voulait-elle donc d'abord préparer en ses ultimes heures où, malgré ses vives souffrances, elle gardait de longs moments de lucidité ? L'organisation de ses obsèques, le choix du cimetière devant recevoir sa tombe, la place et la décoration de celle-ci, le choix également des messages et des cadeaux marquant son profond amour vis-à-vis des uns et des autres. Enfin, plus ultimement et plus directement encore, les réponses sur les dernières médications discutées avec le médecin de l'unité de soins palliatifs où elle avait été conduite...

Et surtout, à travers ses derniers contacts et propos avec les vivants, elle nous avait tous préparés à ce qui allait pour nous être

la suite : une vie sans elle, mais portée par son souvenir, illuminée par son esprit (pour moi personnellement ces termes ne sont pas trop forts). La cérémonie dans l'église du village, prêtée par le prêtre de l'endroit qui la connaissait très bien, l'emplacement de la tombe sollicitée du maire, les chants, les lectures, les témoignages, les roulements un peu déchirants du tambour guyanais d'un de ses amis, les fleurs jetées avec douceur et recueillement sur son cercueil descendu dans la fosse et tout ce qui a marqué les pensées pieuses des assistants, tout s'est déroulé sereinement, sans autre rôle de notre part que celui de se laisser inspirer par... Que faut-il dire ici ? Par son esprit, par sa volonté agissant encore en nous ? par ... Tout s'est finalement passé, au milieu de notre profond chagrin, dans un certain et indicible apaisement marqué par de pâles sourires et non par des pleurs.

D'ultimes communications

Cette expérience personnelle, que je viens de relater, m'a montré que c'est quelquefois celui ou celle qui va disparaître qui console les autres, ceux qui restent en vie, et qui leur donne la force d'accepter l'inéluctable. Dans notre cas, notre fille a apporté avec force, avec conviction, au cours de ses derniers jours, de ses dernières heures, le témoignage, ô combien fort, de l'amour qu'elle a exprimé à tous ceux qui ont été encore un temps ses interlocuteurs.

Inversement, ces ultimes dialogues peuvent être ceux où les vivants consolent ceux qui partent en les apaisant par exemple au sujet du souci qui peut avoir grandi, de leurs responsabilités vis-à-vis des vivants. Ont-ils toujours été, dans leur vie, aussi attentifs, aussi aimants que ceux qui les voient partir peuvent le penser ?

Dans le livre que j'ai déjà cité *Fêtes chrétiennes*, notamment dans son premier chapitre, j'ai abordé ce problème et j'en cite ici quelques extraits (chapitre premier, page 23 et sq.).

Sur le plan moral, partager sa mort avec les autres ou accompagner les autres dans leurs derniers instants est une tâche difficile. La distance paraît insurmontable entre qui approche de ses dernières heures et qui est appelé à continuer sa vie sur terre. Il importe toutefois de tenter de conserver la communication qui a

existé auparavant, voire d'instituer une relation plus forte ou simplement autre, parce que dépouillée des obstacles que la vie met à une bonne compréhension.

L'amour doit s'exprimer chez le mourant comme chez ceux qui l'assistent ; chez le mourant, si sa pensée n'est pas trop obscurcie par la souffrance, et cela explique le souhait d'une mort dans la dignité, débarrassée des douleurs d'une trop difficile agonie et non privée de toute conscience de ce qui se passe ; chez les assistants, s'ils parviennent à dominer le trouble que la mort leur inspire et que la civilisation moderne a fait croître en voulant ignorer les derniers moments.

Il n'y a pas qu'une assurance de pardon à échanger entre vivants et mourant (c'est déjà beaucoup cependant !). Il s'agit de quelque chose de plus haut encore, de plus noble que la promesse d'oubli des offenses et de leurs conséquences. Plus que des blessures à refermer, il y a l'assurance à communiquer que toute rencontre humaine profonde et sincère est Grâce, est immédiatement Grâce, que le Royaume de Dieu est en cet instant un bien commun à partager et qu'il réunit mourants et vivants dans la communion avec l'Esprit du Dieu d'amour...

Les marques d'amour que les morts ont laissées existent, immortelles, elles font partie du corps spirituel, selon le langage de Paul. Elles se situent dans un autre temps que celui où nous vivons et mourons, dans le temps de Dieu, celui du présent éternel où rien ne se passe.

Cela est vrai des marques d'amour laissées par les morts. Cela est vrai aussi de celles qu'ils ont reçues. Nous qui les leur avons données, nous pouvons avoir cette lumineuse assurance...

Souvenir des morts ? Plus que cela, car c'est quelque chose qui a lieu hors du temps, quelque chose de tout à fait épuré et en même temps d'entier, de fort. Ce sentiment parvient parfois à une perfection que nos sentiments sur terre atteignent difficilement.

Ces morts, nous devons les aimer, tels qu'ils ont été, avec leurs défauts, voire leurs vices, comme avec leurs qualités, tels que Dieu nous les a donné à côtoyer, comme Jésus nous demande d'aimer les vivants tels qu'ils sont. Peut-être certains sont-ils partis loin de la maison paternelle suivre une vie de débauche ; ils n'en ont pas

moins été aimés et attendus, comme dans la parabole du Père en Luc 15 (dite aussi parabole du fils prodigue) : « *nous savons que mon fils que voici était mort et il est revenu à la vie.* » L'amour du Père est vainqueur de la mort, sous quelque forme qu'elle nous prenne...

Il ne s'agit pas d'embellir dans nos souvenirs les rapports que nous avons eus avec nos morts, mais il faut aider nos sentiments d'affection qui les concernent à être plus nobles, plus purs, plus paisibles que nous n'avons réussi à le faire durant leur vie. Gardons-nous d'une réaction dans le genre de celle du fils aîné de la parabole. Nous ne devons pas les juger. Comment se défendraient-ils et qui sommes-nous pour le faire ?

Davantage. Nous ne pouvons pas penser non plus que Dieu ne les a pas accueillis tous dans sa bonté qui nous dépasse, comme le Père a accueilli le fils prodigue. Des hommes, Dieu (« le Seigneur sage ») ne retient que les mérites et non les fautes, disait déjà Zarathoustra (Yasna 46)...

Jésus acceptant la mort

Revenons maintenant à nos Évangiles. Ils décrivent, à leur façon tragique et sereine, Jésus acceptant la mort que complotent les grands prêtres. C'est la longue prière de Gethsémané¹, où le désir bien humain d'échapper à la mort s'estompe et disparaît. Jésus, au cours des dernières étapes de sa vie sur cette terre est vu successivement :

- ☞ ferme pendant son procès et ses présentations devant les chefs des Juifs, puis devant le procureur romain, Pilate ;
- ☞ résistant de son mieux aux supplices qu'il subit dans cette première phase de sa condamnation (flagellations, outrages et présentations dérisoires à la foule, couronne d'épines, etc.) ;
- ☞ ne se défendant pas devant ses juges du Sanhédrin, ni devant Pilate, les poussant par son silence à chercher en eux-mêmes la façon d'assumer la responsabilité de sa condamnation déjà résolue, devant une foule excitée et

¹ Marc, 14 :32-42

réclamant sa mort ;

☞ épuisé et toujours presque muet, souffrant sa mise en croix, son agonie si douloureuse et sa mort.

Jésus avait longuement préparé ses disciples à cet événement. La longue prière qui parcourt l'évangile de Jean dans ses chapitres centraux en porte largement le témoignage. Nous citons par exemple :

« *Vous aurez à souffrir dans le monde. Mais soyez courageux ! J'ai vaincu le monde¹.* »

« *Père, tu me les a donnés et je désire qu'ils soient avec moi, là où je serai, afin qu'ils voient ma gloire².* »

« *Je vais à toi et je parle ainsi pendant que je suis encore dans le monde, afin qu'ils aient en eux-mêmes ma joie, une joie complète³.* »

« *Je vous ai dit cela afin que ma joie soit en vous et que votre joie soit complète⁴.* »

« *Vous êtes tristes, vous aussi, maintenant ; mais je vous reverrai et votre cœur se réjouira et personne ne pourra vous enlever votre joie⁵.* »

Remarquons que le maître-mot qui sous-tend ces passages est le mot *joie*.

Quittant sans doute assez vite Jérusalem et partant pour la Galilée, les disciples ont senti y être conduits, attendus même, par leur maître. Ils y ont retrouvé la plénitude de ses paroles et le courage de continuer seuls la proclamation de ce qui était le centre essentiel de ses messages, la Bonne Nouvelle, celle de l'amour de Dieu. Leurs explications sur ce courage tient en un mot : relèvement de la mort, dont ils se sont convaincus et d'où nous avons fait la résurrection. Et ce courage les a rendus capables d'un comportement tout à fait nouveau. Ces humbles pêcheurs, artisans ou cultivateurs de Galilée, qui nous semblaient timides et peu intelligents, se sont mués en apôtres qui ont apporté une nouvelle foi dans leur monde, puis dans tout le monde.

1 Jean, 16 :33

2 Jean, 17 :24

3 Jean, 17 :13

4 Jean, 15 :11

5 Jean, 16 :22

Tout cela était préparé par Jésus, répétons-le. Cette mutation des disciples démarre à Pâques et a pour origine cette sorte d'illumination qu'ils ont tous reçue à peu près ensemble, lorsque les femmes leur ont appris une vérité incroyable et tant attendue cependant, dont ils vont vivre avec une particulière intensité. Sans doute au moins jusqu'à ce qui est appelé l'Ascension, étape importante où le sentiment brûlant de la présence de Jésus qui constituait l'essentiel de leur notion de la résurrection, s'estompé ou, plutôt, prend une tournure plus apaisée. C'est alors qu'apparaissent d'autres modes d'intervention de Jésus dans la vie des disciples, et, en premier lieu, par le truchement du Saint-Esprit, à la Pentecôte.

Face à la mort qui, en apparence a détruit tous leurs espoirs, les disciples ont bâti cette foi dont nous vivons toujours et par laquelle, eux, sont repartis de l'avant de façon stupéfiante. C'est cette illumination dont il nous reste à parler en en cherchant les contours et la profondeur.

Vivre comme si notre mort était pour demain

Auparavant, un mot encore de la préparation à la mort qui, au moins à partir d'un certain âge, peut paraître nécessaire et qui rejoint sans doute l'itinéraire de Jésus qui s'est mis presque toujours en face du sentiment que la vie a toujours une issue, une seule issue, la mort.

Dans le prolongement de ce qui vient d'être dit, je pense d'abord qu'il est important de dépasser tout sentiment de culpabilité. Coupables, certes, mais aussi sauvés. Jésus apprend aux hommes à se savoir graciés et libres et ce sentiment de liberté les transforme et les aide à vivre comme si, déjà, la mort était pour demain, voire pour l'heure qui vient.

Être en état de mourir à tout instant, tout en se sachant sauvés et aimés, ce qui est bien un peu la même chose. Savoir le dire aux vivants, qui sont là dans la douleur de nous voir quitter la vie, et leur dire aussi que la culpabilité qu'ils éprouvent et les amènent dans un fort chagrin, est effacée. Leurs fautes passées à notre endroit ne comptent plus, si même elles ont existé. C'est dans la lumière de l'amour que doivent avoir lieu nos derniers échanges.

7. - L'illumination

Le sentiment de la résurrection, fait incroyable

Fort rarement une illumination nous rend soudain sensibles à une forme de présence des êtres, des amis, des parents qui viennent de nous quitter, qui nous sont, depuis leur départ, invisibles.

C'est un peu faute de mieux que j'emploie ici ce terme d'illumination. Il n'est peut-être pas excellent et je l'utilise notamment en pensant à ce moment très fort où un sentiment nouveau s'empare des disciples : en ce matin de Pâques, ils sentent en eux comme certaine l'idée que l'histoire qu'ils ont vécue avec Jésus, leur maître, ne s'est pas arrêtée sur la croix. Oui, pour tous les disciples, y compris pour les pèlerins d'Emmaüs, s'est produite lentement mais intensément une lumière qui les a saisis et qui a éclairé leur esprit dévasté par le deuil. Cette lumière qui s'est emparée d'eux, pourquoi ne pas l'appeler illumination ? Pour nous aussi mais moins violentes sans doute, des révélations d'assez semblable nature peuvent nous être offertes et nous aurons à les expliquer.

Ces sont les femmes, avons-nous dit, qui, les premières, ont parlé de faits bizarres, dérangeants, incroyables qui se seraient passés au tombeau de Jésus. Faits bizarres, contés par des esprits faibles ? Elles disent avoir vu le tombeau ouvert, la pierre qui le fermait roulée, ce qui ne pouvait signifier que la disparition du corps de celui qu'elles avaient tant aimé¹. Jésus se serait-il relevé de la mort ? Un ange leur aurait parlé, ce qui veut dire un message venant de Dieu, clair et irrécusable, message qui a envahi leur cœur. Quel est bien ce message qu'il leur fallait entendre ?

L'enjeu est trop important. Ce que disent les femmes est si voisin de ce qu'ils espèrent. Les disciples ont soudainement conscience de la réalité de cet espoir qu'ils n'osaient jusque là reconnaître en

1 Jean, 20 :1-2 ; voir aussi Luc, 24 :2 et Matthieu, 28 :1-6